

Sous la direction de
Claude Boli

LES JEUX OLYMPIQUES

Fierté nationale et enjeu mondial

COLLECTION SPORT ET MÉMOIRE

atlantica

musée du  national
SPORT

ISBN : 978-2-7588-0007-1

© **MNS**, Paris, 2008

24, rue du Commandant Guilbaud – 75016 Paris – 01 40 71 45 48

www.museedusport.fr

Illustration de couverture : Alain Bar, « athlétisme : courir, lancer, sauter », 1999

© Adagp, Paris, 2008

© **atlantica**, Biarritz, 2008

Atlantica-Séguier : Pays basque : 18, allée Marie-Politzer – 64200 Biarritz – 05 59 52 84 00

atlantica@atlantica.fr

Paris : 3, rue Séguier – 75006 Paris – 01 55 42 61 40

seguier@atlantica.fr

Catalogue en ligne : www.atlantica.fr

Table des matières

<i>Echauffements</i>	9
Partie I : Refondation et valeurs	15
Sébastien Nadot : « <i>Les jeux Olympiques, cette chevalerie moderne</i> »	16
Florence Carpentier : <i>Un siècle d'amateurisme olympique : itinéraire d'un règlement fondateur et controversé</i>	25
Thomas Snégaroff: <i>l'important c'est de ne pas participer...</i>	35
Eric Monnin et Renaud David : <i>Les boycotts des jeux Olympiques de Melbourne 1956</i>	47
Christophe Premat : <i>L'opinion publique et le sport : étude de la transformation des valeurs olympiques</i>	59
Audrey Ramonich : <i>Arbitrage et affaire dans le monde sportif: l'exemple de Salt Lake City en patinage</i>	69
Sébastien Fleuriel : <i>Les jeux Olympiques : un modèle de dénégation</i>	81
Partie II : Développement et internationalisation	91
Eric Monnin et Renaud David : <i>Une certaine idée du monde : Pierre de Coubertin et les relations internationales</i>	93
Fabien Sabatier : <i>Regard du Sport Ouvrier Français sur l'Olympisme au cours du siècle (1928-1980)</i>	107
Monique Berlioux : <i>Le premier relais de la flamme olympique</i>	117
Didier Rey : <i>Les jeux Olympiques à travers la philatélie (1896-2008)</i>	125
Sylvain Adami et Pascal Gillon : <i>Participation et performances aux jeux Olympiques: un siècle de géopolitique</i>	139
Bùi Xuân Quang : <i>Pékin 2008 : Quel impact des jeux Olympiques sur l'Asie ?</i>	151
André Suchet et Dominique Jorand : <i>Jeux d'hiver, jeux d'été, jeux de printemps... L'expérience des troisièmes jeux Olympiques</i>	173

Partie III : Enjeu national	179
Denis Jallat : <i>Paris 1900, des jeux mais aussi des enjeux</i>	181
Alice Cartier : <i>Mythe et réalités olympiques: les jeux de 1900</i>	190
Hugh D.Dauncey : <i>Les jeux Olympiques d'été de Londres 1908</i>	201
Julien Sorez : <i>Hitler, l'Allemagne et l'Olympisme sous le regard de Leni Riefenstahl</i>	211
Keith Brewster : « <i>Mexico 68</i> » : <i>premier jeux Olympiques du Tiers Monde</i>	221
Alexandre Pengloan : <i>Les jeux Olympiques de Los Angeles 1984</i> <i>vus par l'opinion française</i>	231
José Chaboche-Sylvie Fournié-Chaboche- Alain Schoeny : <i>Contribution à l'analyse géopolitique des jeux Olympiques d'été: le territoire olympique à travers images et slogans officiels</i>	241
Guillaume Erckert : <i>La presse quotidienne nationale et l'attribution des jeux Olympiques de 2008 : analyse du récit d'un fait polémique</i>	255
Hélène Béguin : <i>Pékin 2008 : lorsque le mégaprojet olympique s'immisce dans les quartiers historiques</i>	265
 Partie IV: Pratiques et représentations sociales	 275
Cécile Ottogalli-Mazzacavallo : <i>L'escrime olympique au temps de l'hégémonie Franco-Italienne, 1896-1936</i>	277
Pascal Charroin : <i>Football et jeux Olympiques de 1924: les raisons d'un divorce</i>	288
Cécile Lecland et Laurent Baly : <i>Le saut à la perche : de l'évolution d'une pratique, d'un matériau et des mentalités</i>	299
Antoine Marsac : <i>slalom olympique en canoë-kayak : l'urbanisation d'un sport de nature</i>	303
Sandy Montañola : <i>D'Helsinki à Athènes : la médiatisation des sportives aux jeux Olympiques, 1952-2004</i>	312
Lucie Schoch : <i>Médias et célébrité. Les sportives des jeux Olympiques d'Athènes 2004 dans la presse française d'opinion</i>	325
Olivier Naria : <i>les sportifs français aux jeux Olympiques : entre inégalités spatiales et logique socio-culturelle</i>	335
 Biographie des auteurs	 346
Résumés/Summary	355

Echauffements¹

Du 8 au 24 août 2008, se déroulent, les jeux Olympiques dans la capitale chinoise, Pékin. Héritage de la culture hellénique² et de l'investissement intellectuel du Baron Pierre de Coubertin³, les jeux Olympiques constituent un événement total car fortement marqué par des résonances humaines, culturelles, économiques, et politiques. A la fois locaux et nationaux, ils ont un impact planétaire.

L'écho d'Olympie et du Baron

Ne point rompre avec le monde grec et exprimer sa modernité en affichant clairement son attachement à la passion sportive de l'élite anglaise furent les ressorts qui mobilisèrent la volonté de Pierre de Coubertin et d'autres membres du CIO (Comité International Olympique). La Grèce, l'ancienne, et l'Angleterre, la moderne, couple improbable, participent à la production d'un ensemble de symboles qui marquent l'histoire des représentations autour des jeux. Observer de près les marques de filiation avec la Grèce, c'est le souvenir indélébile de la ville d'Olympie, lieu où tout a commencé. C'est en 776 avant notre ère que sont officiellement lancés les premiers jeux en l'honneur de Zeus, roi des dieux, donnant ainsi le signe du caractère avant tout religieux, puis ludique, de l'événement. Plusieurs disciplines telles que le lancer du disque, le lancer du javelot, et la lutte, déjà présentes lors des premières épreuves et toujours d'actualité, sont là pour maintenir le relais entre le passé et le présent. La mémoire de la Grèce antique apparaît ostensiblement dans le cérémonial des jeux, qui bien évidemment constitue une réinvention des traditions. Tout un ensemble de mots, faits et gestes rappellent un passé toujours présent, le départ de la flamme d'Olympie vers le pays organisateur, la couronne de laurier offerte aux athlètes sur le podium, l'épreuve du marathon. Il est difficile de penser aux jeux sans faire référence au Baron Pierre de Coubertin. En dépit de tout ce qui est dit et écrit sur les principes moteurs de sa volonté de rétablir et de faire perdurer les jeux Olympiques, Pierre de Coubertin est incontournable. Il est éternellement indissociable des idéaux originels des jeux modernes.

Au-delà de la compétition

Le débat sur l'amateurisme et le professionnalisme délimite brutalement les valeurs morales qui entourent les jeux de l'ère moderne. La séparation de classe entre les élites et les milieux populaires agit également dans les valeurs idéalisées du vrai *sportman*. Très tôt, les jeux sont devenus une affaire d'individus relativement aisés, cultivés, suffisamment disponibles pour faire de l'exercice physique un passe-temps dénué de toute aspiration économique. Du point de vue des dirigeants du CIO, la compétition répond à des inclinations de désintéressement, de confrontation entre personnes qui ont foi dans les principes fondateurs de l'esprit olympique : fraternité, universalité, *fair play*. Le professionnalisme, voire même le soupçon de professionnalisme, est perçu comme une attitude de trouble-fête qu'il faut sévèrement sanctionner. La définition des statuts d'athlètes pouvant participer aux jeux dans certaines

¹ Cet ouvrage a été réalisé avec l'équipe du musée national du Sport. Je remercie tout particulièrement Laurène Bertrand, Chantal Dumolard, Marion Falconnet, Olivier Fiquet, Nicolas Kergozou, Mylène Niquet, et Claire Vasdeboncoeur.

² Moses I. Finley - H.W. Pleket, *1000 ans de jeux Olympiques. 776 av.J.-C./261 ap.J.-C.*, Paris, Perrin, 2004, p.38 ; Maurice Genevoix, *Euthymos vainqueur olympique*, Paris, Flammarion, 1924, pp.200-201.

³ Pierre de Coubertin, *Mémoires Olympiques*, Lausanne, Bureau International de Pédagogie Sportive, 1931, p.18.

disciplines telles que l'aviron, la course de fond témoignent de véritables règles de discrimination sociale.

La tentation au record transforme l'idée d'un événement où l'important n'est pas forcément de participer mais de vaincre. Il faut gagner, réussir à battre son adversaire et pour y parvenir il faut s'entraîner afin d'optimiser son rendement au moment crucial. La soif de record impose une nouvelle façon de penser la performance sportive. A l'ère de l'intensification des compétitions, il devient presque impensable pour un athlète d'imaginer une place parmi les délégations nationales sans franchir les étapes des exigences du haut niveau. Ce qu'un record révèle, c'est davantage le côté obscur, caché, fastidieux de l'effort à l'entraînement sans caméra que le sourire si possible télégénique d'une réussite exceptionnelle⁴.

La politique omniprésente

Peut-on imaginer les jeux Olympiques sans l'ombre des sentiments nationalistes ? Cela semble difficilement pensable. L'histoire des boycotts ou des menaces de boycott qui jalonnent certaines années olympiques introduisent forcément la politique dans l'arène sportive. D'une certaine façon, le lieu d'organisation, l'affiche officielle, les personnalités emblématiques du comité d'organisation, la place du pays hôte sur l'échiquier international, font que cet arsenal d'éléments de visibilité et de représentation donne un aperçu d'une situation géopolitique historiquement déterminée. L'apolitisme des enjeux qui entoure les jeux est tout simplement un leurre, une illusion. L'impact planétaire des jeux depuis plusieurs décennies ne peut se défaire de considérations politiques qui peuvent se présenter sous diverses formes. Quand les jeux de 1936 sont attribués à l'Allemagne (en 1931), le parti nazi s'est empressé de donner les garanties d'une compétition digne de l'esprit olympique (fraternité, absence de discrimination raciale). Pour des pays d'Afrique noire une victoire aux jeux vaut tous les discours de promotion d'une nation. Aux jeux de Mexico de 1968, l'acte de bravoure des coureurs noirs américains du 200 m Tommie Smith (premier) et John Carlos (troisième) levant le poing ganté de noir pour protester contre la ségrégation raciale dans leur pays est un geste éminemment politique. Ces athlètes, qui par ailleurs ont été exclus de la fédération américaine, étaient conscients du retentissement universel de leur geste. Là où la politique a des limites, le sport peut les franchir, surtout quand l'occasion s'y prête. Le pugilat verbal France-Angleterre qui a suivi l'échec de Paris opposé à Londres pour l'attribution des jeux Olympiques 2012 est assez parlant sur la politisation « naturelle » des jeux⁵.

A l'image du monde

Depuis 1896, le lieu de choix des jeux Olympiques retentit comme l'expression d'un événement exclusivement tri-polaire. L'Amérique (en particulier les Etats Unis), l'Europe de l'Ouest, et dans un degré moindre l'Asie, se partagent l'organisation de la compétition. Le continent africain, pourvu d'athlètes de qualité, reste le grand absent des pays organisateurs. A l'image d'un monde dominé par les grandes puissances économiques, les jeux n'échappent guère à cette configuration géopolitique. Des pays tels que les Etats-Unis (1904, 1932, 1984, 1996) ou l'Angleterre (1908, 1948, 2012) ont bénéficié d'arguments économiques et culturels suffisamment imposants pour accueillir à plusieurs reprises les jeux.

⁴ *L'Equipe Légendes*. Hors série, n°4, mai 2008, pp.22-31.

⁵ Armand de Rendiger, *Jeux perdus. Paris 2012, pari gâché*, Paris, Fayard, 2006.

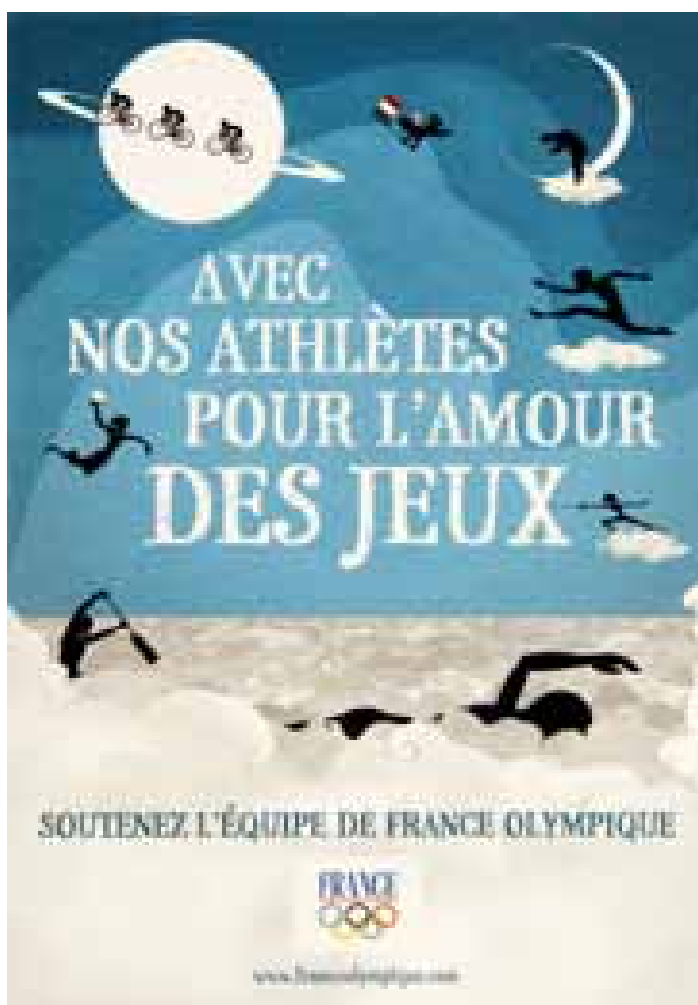


Photo 2 : Campagne de soutien pour les athlètes français aux jeux Olympiques de Pékin 2008, © DR/ Nicolas Kergozou 2008.

Les performances sportives font également surgir la domination des pays développés⁶. Les conditions difficiles d'entraînement et l'absence dans certains pays d'infrastructures suffisamment sophistiquées pour optimiser les chances de réussite conditionnent les résultats d'athlètes algériens, ivoiriens ou angolais. Les succès phénoménaux d'athlètes d'Afrique de l'Est (Kenya, Ethiopie, Tanzanie) cachent l'énorme difficulté à se projeter dans une carrière sportive, sauf pour les meilleurs qui choisissent de s'expatrier aux Etats Unis où les universités leur offrent une sécurité financière et un cadre de vie adéquat pour vivre de leur passion. Depuis une dizaine d'années, d'autres athlètes optent pour la naturalisation dans un pays culturellement proche (la France pour les francophones) ou éloigné (le Qatar pour certains athlètes kenyans).

Amères victoires

La victoire suffit-elle pour être socialement et totalement reconnu ?

La relative faiblesse des retombées sociales des réussites des femmes et d'une partie des athlètes des minorités souligne une reconnaissance réelle mais très mitigée.

Les propos qui entourent les championnes restent profondément marqués par le sceau d'une vision masculine du sport. Les femmes, quelles que soient leurs performances, échappent difficilement aux commentaires récurrents de journalistes sur la féminité réelle ou « abandonnée » d'une athlète. Ainsi, les commentaires du type « c'est une championne et en plus elle est belle » renvoient à une difficulté (consciente ou inconsciente) des journalistes majoritairement masculins de penser la sportive avant la belle femme⁷.

Les discours sur les athlètes de la diversité, notamment ceux originaires d'Afrique noire ou des Antilles qui concourent pour l'équipe de France présentent l'intérêt d'être semés de paradoxes. Les succès sont perçus comme preuve d'une France où le sport est le reflet de la République, à la fois une et indivisible, une et multicolore, une et intégrante. Toutefois, autour des discours de réussites se nouent des expressions, des commentaires, des non-dits qui renvoient directement à l'imagerie coloniale ou racialisante. Aussi, la réussite d'un athlète noir dans les disciplines telles que la course ou le saut est expliquée comme le signe naturel de prédispositions innées, d'aptitudes racialement déterminées. Le noir serait bon au 100 m et physiologiquement inapte à la natation, à l'équitation, au cyclisme. L'invisibilité des athlètes originaires des départements et territoires d'Outre-mer et de l'Afrique francophone dans les sphères de décision des fédérations pointe à nouveau le degré de légitimité complète. Ils apparaissent davantage sur le terrain que dans les bureaux des instances fédérales.

Et Pékin...

Pékin l'asiatique, la capitale de l'empire rouge, accueille les meilleurs athlètes de la planète. L'occasion est donnée aux médias du monde entier, en particulier européens, de délivrer leurs angoisses, leurs espérances, leurs attentes du pays qui impressionne tant.

En France, l'année 2008 constitue véritablement une année chinoise. Jamais la presse n'a autant parlé de la Chine. La menace de l'influence chinoise en Afrique, notamment dans le pré carré français (Côte d'Ivoire, Sénégal, Togo, Mali) a fait l'objet de nombreuses enquêtes dans les quotidiens d'influence. La Chine, devenue le premier partenaire économique du continent

⁶ Jean-François Bourg, *L'argent fou du sport*, Paris, La table ronde, 1994, p.231.

⁷ Lunes, *Le sport, elles en parlent*, Hors série, n°1, Paris, Editions Lunes, 2000.

africain est vue comme le pays qui est en train d'écrire les pages d'une fin proche de la relation exclusive entre la France et certains pays.

La Chine et les droits de l'homme sont sous les projecteurs lors des incidents du passage de la flamme à Paris. Des célébrités du monde artistique (Emmanuelle Béart, Véronique Sanson), et sportif (Isabelle Autissier, Vikash Dhorasoo) participent à la campagne de sensibilisation pour les droits de l'homme organisée par Reporters sans frontière et le quotidien *Libération*.

La Chine attend impatiemment ses Jeux. Tout est prêt pour livrer au monde un pays en pleine mutation économique, culturelle et surtout sportive.

Claude Boli, responsable scientifique du musée national du Sport



Photo 3 : Affiche officielle des jeux Olympiques de Pékin 2008, coll. musée national du Sport, inv.2007.143.25, © DR/ musée national du Sport/ Nicolas Kergozou 2008.

Partie I: Refondation et valeurs

« Les jeux Olympiques, cette chevalerie moderne »

Sébastien Nadot

Le sport actuel balance entre deux visions opposées, hermétiques et discutables. Tantôt magnifié pour les valeurs qu'il véhicule dans un discours souvent naïf, tantôt décrié pour ses excès, il est difficile d'en dégager une image claire. On pourrait être tenté d'interroger son passé pour mieux connaître sa nature mais l'exercice est difficile. La plupart des historiens attribuent au sport une date de naissance très récente, autour de la fin du 18^{ème} siècle. Elle correspondrait à l'émergence et à la diffusion des normes de la révolution industrielle jusque dans les loisirs corporels, sans lien avec les pratiques physiques des siècles précédents.

Curieusement, les jeux Olympiques – fleuron essentiel du sport contemporain – échappent à cette histoire raccourcie. Pierre de Coubertin et ses épigones parlent d'ailleurs de rénovation des jeux Olympiques, en référence à ceux de l'Antiquité. La filiation entre des pratiques physiques ancestrales et actuelles ne semble alors plus gêner personne, à ce détail près qu'environ 1500 ans séparent les derniers jeux Olympiques antiques des premiers de l'ère moderne.

L'histoire des Jeux mérite donc que l'on s'arrête sur la période médiévale. De grands champions s'y affrontent déjà dans des combats amicaux, devant un public cosmopolite. Hormis les écarts de conduite de quelques-uns, un véritable code d'honneur guide leurs confrontations. Au 15^{ème} siècle, des rassemblements réguliers de chevaliers se tiennent à l'occasion de joutes courtoises. Ces regroupements sont à la fois festifs, politiques, commerciaux et sportifs. Dans tous les cas, ils reposent sur l'échange et le partage de valeurs communes.

S'il est pertinent de s'interroger sur les mécanismes qui ont pu conduire à mettre à l'écart l'héritage médiéval des pratiques physiques modernes, il est aussi intéressant d'explorer l'idéal chevaleresque, pour s'apercevoir que les jeux Olympiques ne sont pas seulement antiques ou modernes.

Un modèle de champions

L'histoire du gentil seigneur de Bayard dépeint les traits essentiels du célèbre « chevalier sans peur et sans reproche ». Bayard est doté d'excellentes qualités physiques qu'il exerce dès son plus jeune âge : « en toutes choses, n'y avait de page ni seigneur qui fût à comparer à lui, car il sautait, luttait, jetait la barre selon sa grandeur, et entre autres choses chevauchait un cheval aussi bien que possible »⁸. À 17 ans, il brille à la joute : « il ne se trouva homme en tous les combats, tant à cheval comme à pied, qui fit mieux ni si bien que lui »⁹. En 1492, le tournoi qu'il organise et auquel il participe à Ayre, en Picardie, est une véritable compétition dotée d'un prix – un bracelet d'or et un diamant – pour le « mieux faisant ». Devant la quantité de combats et le nombre élevé d'adversaires que Bayard veut affronter, son compagnon d'armes Tardieu s'exclame : « Compagnon ! Jamais Lancelot, Tristan ni Gauvain ne firent mieux »¹⁰. Bayard est à la hauteur de l'événement et sa performance est admirée des juges et du public qui décident de lui attribuer le prix. Cependant, Bayard se soustrait à cette décision, préférant généreusement qu'il soit remis à un autre combattant. Ce geste à l'égard d'un adversaire de

⁸ Jacques de Mailles Le Loyal Serviteur, *Histoire du gentil seigneur de Bayard*, Paris-Lyon Saverne, 1960, p. 25.

⁹ *Ibid.*, p. 50.

¹⁰ *Ibid.*, p. 59.

combat mais néanmoins compagnon d'armes n'est pas le seul à caractériser Bayard. Son honneur ou la défense de celui d'une dame justifie ses combats. Il aime le défi et cultive le goût de la performance, comme lorsqu'il combat quatre heures durant à 2 contre 13 ou quand il défend un pont, seul contre une troupe espagnole. Bayard est également animé d'un souci de justice qui frôle parfois l'excès. Ses fanfaronnades en sont la démonstration. Son histoire exalte la valeur individuelle mais souligne également l'entraide. En difficulté, Bayard apprécie le secours de La Palisse, un autre célèbre combattant. La fraternité est de mise entre chevaliers.

Le récit des aventures du chevalier « sans peur et sans reproche » est probablement enjolivé ça et là. Toutefois, Bayard affronte effectivement les risques du combat sans compter. Parfois grièvement blessé, ses victoires et son panache, à la guerre ou dans les lices des combats courtois, lui permettent de devenir un véritable héros.

D'autres chevaliers de la fin du Moyen Âge incarnent également le modèle de héros du royaume de France. Avant Bayard, le connétable Du Guesclin, le maréchal Boucicaut ou encore le capitaine Poton de Saintrailles (l'un des compagnons d'armes de Jeanne d'Arc) ont brillé dans les lices des combats courtois et marqué les mémoires. Partout en Europe, les royaumes, principautés et villes connaissent le même engouement pour l'idéal chevaleresque et érigent leurs champions en héros.

Dans la problématique de l'histoire des jeux Olympiques, le modèle médiéval des champions, incarné par Bayard, est à analyser pour évaluer les points communs avec l'image sublimée des athlètes des Jeux modernes.

Un modèle de valeurs

Au crépuscule du Moyen Âge, Bayard, figure idéale du combattant, apparaît comme le fruit d'un lent processus d'évolution de la chevalerie commencé quelques siècles plus tôt.

Georges Duby considère que la chevalerie s'est construite progressivement sur les bases d'un système de valeurs partagées par les membres de l'aristocratie militaire à partir du 11^{ème} siècle. Ce système, dit-il, s'est organisé « autour de trois pôles : la prouesse, c'est-à-dire la capacité à montrer sa force physique, d'accomplir un exploit militaire ; la loyauté (le groupe est soudé par des obligations, des échanges de services et il s'agit de ne pas se trahir entre soi, de s'épauler dans le combat) ; la largesse enfin, c'est-à-dire le mépris des richesses, le refus de les accumuler et l'obligation au contraire de les dissiper pour le plaisir, par la fête »¹¹. La chevalerie est également liée à l'idée de justice, qu'elle soit royale ou chrétienne comme le rappelle Philippe Contamine pour qui « l'épée du chevalier fut aussi un glaive de justice »¹². Cet aperçu des valeurs chevaleresques est encore à compléter par l'honneur et la courtoisie. L'honneur découle de la loyauté et du respect, dans son groupe d'appartenance, de la parole donnée. Il s'inscrit dans la lutte pour la respectabilité. Quand l'honneur est mis en cause, il mène au défi. Suivant la gravité de l'offense, des combats à outrance pouvant aller jusqu'à la mort sont parfois organisés. Mais souvent, il ne s'agit que d'un jeu et la question peut se régler courtoisement par un combat amical. La courtoisie (apparue plus tardivement vers le 12^{ème} siècle) s'exprime par un double jeu : la séduction des dames mais aussi des membres les plus importants de la cour, au sein de laquelle, la compétition sociale est forte. Pour essayer de gagner la confiance, d'engendrer la sympathie ou l'amour, les chevaliers adoptent des

¹¹ Georges Duby, « Un modèle de perfection virile », in Philippe Contamine (dir.), *Les chevaliers*, Paris, Tallandier, 2006, p. 20.

¹² Philippe Contamine, *Les chevaliers*, Paris, Tallandier, 2006, p. 13.

conduites ajustées à la société de cour. Le jeu courtois est un jeu d'apparence qui repose sur un code social implicite motivant les chevaliers à jouter¹³.

Entre guerrier et courtisan, le champion médiéval, c'est-à-dire celui qui excelle dans les combats amicaux, est profondément imprégné par ces valeurs. Elles connaissent une sorte d'uniformisation à l'échelle des cours européennes. D'abord, parce que la guerre est source d'échanges nombreux entre combattants (les troupes sont généralement constituées de guerriers issus de sphères géographiques très diverses). Ensuite, une base commune d'œuvres en latin sert de référence aux nombreuses traductions, compilations et réécritures d'ouvrages médiévaux à destination des chevaliers. Par exemple, dans le domaine de l'art de la guerre, *De Re Militari* (écrit au début du 5^{ème} siècle par Végèce) est un véritable « best-seller » médiéval tant il est diffusé et copié du 12^{ème} au 15^{ème} siècle dans toutes les cours d'Europe¹⁴.

La construction progressive de l'idéal chevaleresque européen s'appuie aussi sur la pénétration des préceptes religieux chez les guerriers. Mais, il faut surtout souligner l'influence grandissante des milieux de cour sur les jouteurs, imprégnés par la littérature, notamment celle des légendes du roi Arthur et des chevaliers de la Table Ronde.

Cette culture commune des chevaliers fondée sur un art militaire partagé, des préceptes religieux similaires et renforcée par le souffle courtois qui balaye toute l'Europe à partir du 12^{ème} siècle, donne un lustre magnifique aux champions médiévaux et une assise solide à l'idéal chevaleresque. Dans toutes les cours d'Europe, le champion est au carrefour de la littérature, du savoir-vivre en société et de la culture physique.

Dans l'exercice des joutes, les valeurs chères à l'idéal chevaleresque guerrier et courtois se traduisent par des conduites spécifiques.

L'exigence de prouesse se décline dans les lices par la démonstration de sa force, de son endurance, de son habileté et de sa supériorité sur l'adversaire. L'esprit de compétition et de performance en sont les corollaires. En effet, le champion s'affirme en prenant le meilleur sur son opposant dans un contexte compétitif avec le souci d'effectuer une performance mémorable (notamment lorsqu'un même champion affronte successivement une grande quantité d'adversaires). Le contexte courtois renvoie les adversaires à une forme de défi original qui rappelle immanquablement la littérature romanesque de l'époque. Pas de combat courtois sans défi et pas de défi sans volonté de prendre le dessus sur l'adversaire.

Exacerbée, la volonté de prouver sa supériorité pousse les combattants à la fanfaronnade, à la provocation, une manière supplémentaire de pimenter l'exercice, de susciter la curiosité des spectateurs, de se donner du courage. Les bravades qui égalent l'avant combat s'inscrivent dans le jeu de l'honneur et du paraître, caractéristique de la courtoisie.

Les grands champions sont affranchis des soucis financiers et joutent de manière désintéressée, en « amateurs ». Cela ne signifie pas qu'ils pratiquent l'activité à un faible niveau ni qu'ils sont mal préparés comme pourrait le laisser entendre le terme amateur dans son sens actuel. Ils aiment jouer et par conséquent jouter, s'adonnant à cette pratique avec largesse.

Une autre valeur est essentielle dans l'univers des champions médiévaux : le fair-play. Le mot est anglais et appartenait déjà au vocabulaire de Shakespeare¹⁵. Il désigne une conduite honnête dans un jeu, recouvrant à la fois le respect de l'adversaire, des règles, des décisions de l'arbitre, du public, l'esprit du jeu ainsi que la loyauté, la maîtrise de soi et la dignité dans la victoire comme dans la défaite. L'étude des traités de chevalerie montre que dès le 13^{ème} siècle, les caractéristiques du fair-play sont connues des champions. Dans le *Libro de la orden de Caballeria*, le Majorquin Ramon Lull propose une réforme morale de la chevalerie¹⁶. Écrit

¹³ Michel Stanesco, *Lire le Moyen Âge*, Paris, Dunod, 1998, p. 49.

¹⁴ Philippe Richardot, *Végèce et la culture militaire au Moyen Âge (V^e-XV^e siècles)*, Paris, Economica, 1998.

¹⁵ William Shakespeare, *Le roi Jean*, Acte V, Scène I.

¹⁶ Ramon Lull, *Libro de la orden de caballeria*, Madrid, 1992.

vers 1275, ce traité, sur les valeurs morales et religieuses liées à l'exercice des armes, interdit d'attaquer un ennemi désarmé et vante le courage, la discipline, la générosité, le respect des bonnes manières, des dames et des engagements pris. Précisant que les chevaliers doivent éviter la trahison comme l'orgueil, l'ouvrage de Ramon Lull se présente comme le parfait manuel du fair-play. Un champion intègre donc plusieurs types de règles lorsqu'il s'engage dans les lices : les règles de combat, explicites, le plus souvent écrites et lues, et celles qui découlent du code courtois et du fair-play, implicites, que les chevaliers intègrent plus ou moins consciemment.

La rencontre de l'art militaire avec les valeurs courtoises médiévales a donné naissance au respect de l'adversaire qui se traduit dans les situations de jeu par le fair-play, indéniablement antérieur à la morale qui dirige le sport de la bourgeoisie anglaise du 18^{ème} siècle.

Au Moyen Âge, l'idéologie chevaleresque exerce une fascination sur tout le corps social¹⁷. Quels que soient les véritables mérites des champions, chaque description de joute est l'occasion d'exalter un idéal éthique à travers une conception de la chevalerie faite d'esthétisme, d'héroïsme et de respect. Utilisant d'habiles mécanismes d'écriture, les écrivains participent à la construction d'un tableau idyllique de la chevalerie. Chroniques et romans appartiennent au même univers d'édification de la figure héroïque – le champion idéal – dont la perfection n'existe que dans les écrits mais qui a valeur d'exemple à suivre.

Un modèle de rencontres sportives

Les premiers tournois clairement identifiés remontent au 12^{ème} siècle. Opposant deux groupes de cavaliers, armés de lances, le but originel consistait à renverser l'un des adversaires pour le capturer puis le rançonner. Au fil des siècles, cette forme de base de combat va évoluer, se structurer, se diversifier et être de plus en plus réglementée. Un inventaire des différents types de combat à la lance et à cheval commodément regroupés sous l'appellation « tournoi » montre une diversité étonnante : joutes, behourds, Tables rondes, jeux de cañas, courses de planchon, commençailles, essais, pas d'armes, emprises d'armes, épinettes. Michel Stanesco dénombre ainsi une vingtaine de termes pour évoquer les formes de tournois parmi lesquelles on trouve encore : ahatine, assemblée, cembel, derei, estor, mellée, poigneiz, presse, pardon d'armes, trespignées, tupineis, bourdeis¹⁸.

La joute se distingue du tournoi car elle oppose un individu à un autre plutôt que d'être une confrontation entre deux groupes. À la fin du Moyen Âge, en dehors du clergé, tous les groupes sociaux pratiquent cet exercice. Les bourgeois des villes du Nord de la France organisent annuellement des joutes comme à Lille pour les fêtes de l'ÉpINETTE. Certains paysans s'affrontent également, munis d'un bâton de bois, sur une mule ou sur des tonneaux. Les joutes nautiques connaissent aussi leurs adeptes... Initialement réservées aux guerriers et rapidement adoptées par la noblesse, les joutes se sont aussi diffusées à l'ensemble de la population avec quelques simples adaptations. L'engouement pour cette pratique est sans frontières et touche tous les royaumes d'Europe.

Au 15^{ème} siècle, une manière originale de combattre courtoisement se développe dans plusieurs cours européennes : le pas d'armes. La spécificité de ce nouveau genre d'affrontement réside dans la dimension théâtrale et majestueuse des confrontations et dans leur organisation selon une réglementation et un protocole de défi précis. À la manière d'un simulacre de situation militaire, le pas d'armes est un exercice de joute consistant à défendre un « pas » ou passage contre quiconque relève le défi. Les participants obéissent à la fiction de

¹⁷ Georges Duby, « Un modèle de perfection virile », *op. cit.*, p. 23.

¹⁸ Michel Stanesco, *Jeux d'errance du chevalier médiéval. Aspects ludiques de la fonction guerrière dans la littérature du Moyen Âge flamboyant*, Leiden, E.J.Brill, 1988, p. 74.

défendre un passage, un pont ou une croisée de chemins contre tout venant¹⁹. Il suffit à un chevalier de toucher de sa lance les armes arborées par le gardien du pas pour que l'affrontement courtois soit provoqué entre deux combattants. L'objectif du chevalier est de rompre des lances sur son adversaire ou d'échanger avec lui un nombre déterminé de coups d'épée ou de hache.

Loin des tournois semi-improvisés des 12^{ème} et 13^{ème} siècles, les pas d'armes relèvent d'une organisation mûrement réfléchie et anticipée²⁰. Leur préparation s'effectue avec minutie. Certains pas d'armes sont prévus plus d'un an à l'avance et requièrent la participation d'une centaine de personnes pendant plusieurs jours car l'installation des lices, des tribunes et du décor nécessitent une attention et un travail important. Suppléant le bouche-à-oreille hasardeux des siècles précédents, un réseau organisé de hérauts colporte l'information en des lieux précis. De même que l'événement a été soigneusement préparé, le moment de l'affrontement est particulièrement structuré. Le déroulement des combats suit des règles préalablement édictées, mises par écrit en une succession de chapitres. Les chevaliers se doivent de connaître ce code de jeu car les hérauts se chargent de le faire respecter. Dans cette activité particulièrement encadrée, l'incertitude des combats liée au risque objectif encouru par les chevaliers demeure et engendre l'émotion des spectateurs. Même si les armes se font plus courtoises et si les règlements tentent de diminuer la dangerosité des affrontements, les blessures sont encore fréquentes et la mort présente dans ce genre de rencontre.

La mise en scène grandiose des combats fait apparaître l'attachement de chaque chevalier à une dame. La musique, la poésie et les allégories viennent parfaire les effets dramatiques des combats, marqués par une culture littéraire qui véhicule des images idéales de chevaliers errant à la recherche de la prouesse militaire, pour un prince, par amour d'une dame ou de Dieu. Le gardien du pas porte un signe distinctif qui montre son allégeance (bracelet, couvre-chef, anneau...). Il va même parfois jusqu'à revêtir une cotte aux armes d'un héros romanesque tel Lancelot ou Gauvain. Le spectacle est total.

Des pas d'armes se tiennent un peu partout en Europe, comme à Valladolid en 1428, à proximité de Dijon en 1443, à Nancy en 1447, à Tarascon en 1449, à Barcelone en 1454, à Bruges en 1468 ou à Paris en 1514. Les chevaliers affluent de France, d'Angleterre, de la Péninsule ibérique, des villes italiennes ou de l'Empire germanique. Le caractère cosmopolite de cette pratique est très étonnant même s'il correspond parfaitement à la composition des troupes guerrières à cette période, constituée sur les bases d'une sorte d'« internationale chevaleresque »²¹. Un autre aspect peut surprendre : les pas se tiennent sur les axes les plus empruntés : voies commerciales, chemins de pèlerinage et points stratégiques aux carrefours des grandes cours européennes. Richement dotés et bien structurés, les pas d'armes permettent aux princes de montrer leur puissance et de fédérer les guerriers autour d'eux. Les joutes dans leur dimension physique sont largement dépassées. À côté du jeu, de la pratique physique divertissante et du spectacle, une intense activité politique, économique et sociale se développe.

Performance physique, beauté et séduction, succès, incertitude, « médiatisation internationale », connivence avec les attentes du public et rentabilité, sont les ingrédients qui caractérisent le mieux cette forme de spectacle. Art de la guerre en temps de paix, si les pas d'armes sont presque toujours associés à des festivités, ils permettent également aux champions de gagner de l'argent. Le nombre élevé de chroniqueurs et de romanciers ayant

¹⁹ Annette Lindner, « L'influence du roman chevaleresque français sur le pas d'armes », *Publications du Centre Européen d'Etudes Bourguignonnes*, n°31, Neuchâtel, 1991, p. 67.

²⁰ Georges Duby, *Guillaume le Maréchal ou le meilleur chevalier du monde*, Paris, 1984, pp. 126-130 : Au sujet de tournois organisés au 12^{ème} siècle, Georges Duby écrit que « l'organisation est assez sommaire et qu'il n'y a guère de règle explicite pour l'affrontement ».

²¹ Adeline Rucquoi, « Français et Castillans : une Internationale chevaleresque », *La France anglaise au Moyen Âge*, Actes du 111^{ème} Congrès National des Sociétés Savantes, Paris, 1988, pp. 401-419.

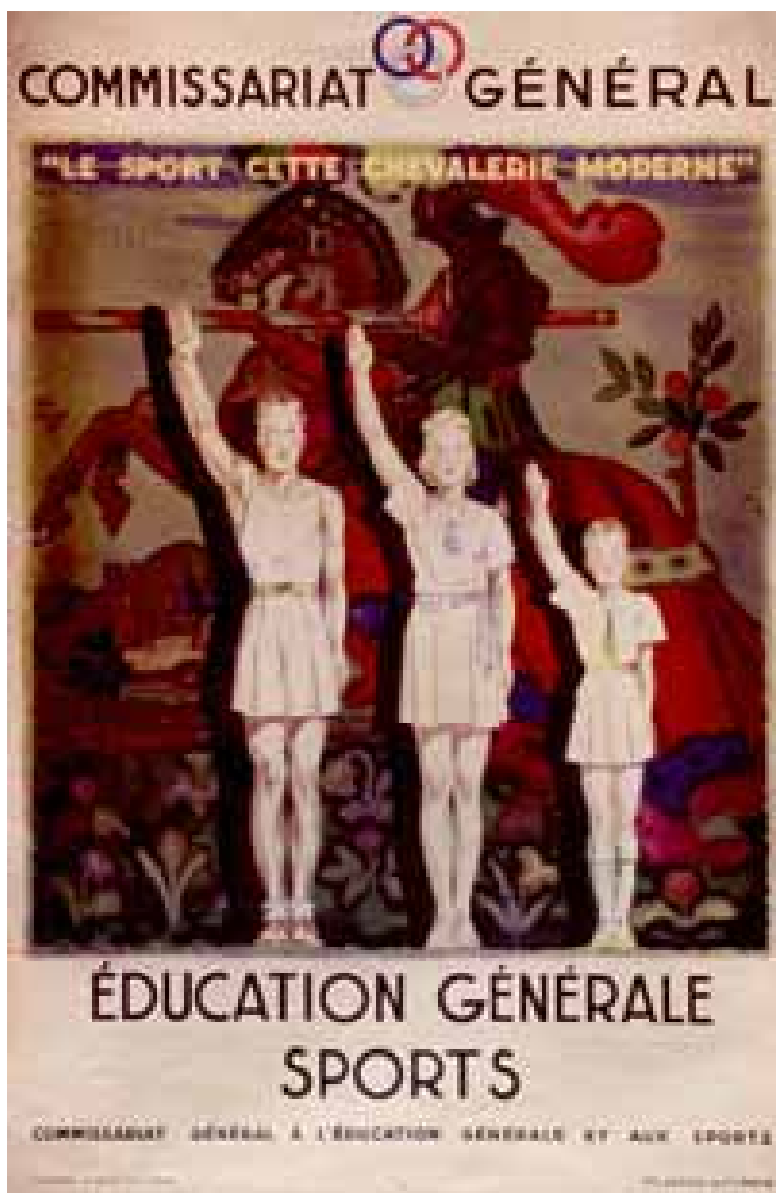


Photo 4: Affiche de propagande du commissariat général à l'éducation générale et aux sports, 1940, Jean-Adrien Mercier (1899-1995), coll. musée national du Sport, inv. MS 15651, © DR/ musée national du Sport/ Nicolas Kergozou 2008.

choisis de décrire ces événements chevaleresques montre que ces formes de joutes sont bien plus qu'un simple exercice physique. Elles concentrent tous les regards, donnent chair aux héros, reflètent un idéal et favorisent la rencontre pacifique en des temps fortement marqués par la guerre.

Un procès peu équitable

À ce stade de notre analyse, les faits sont frappants : les valeurs portées par la chevalerie, l'éthique des champions dans les combats à la fin du Moyen Âge ainsi que les caractéristiques des pas d'armes présentent d'étonnantes similitudes avec les jeux Olympiques modernes.

Pourtant très rares sont les mises en relation explicites entre la chevalerie médiévale et l'Olympisme. Cette sorte de mise à l'écart d'une période (le Moyen Âge), d'un groupe social et de son idéologie (la chevalerie) et du champion (le jouteur courtois), est liée à plusieurs facteurs.

Il faut d'abord se situer au moment clé de la naissance des jeux Olympiques modernes, c'est-à-dire autour des années 1887-1908, le temps d'« Une campagne de 21 ans », pour analyser les freins à la référence chevaleresque²². Jacques Le Goff explique clairement que la période médiévale est perçue par les humanistes comme « un intermède médiocre, un entracte de la grande histoire, un creux de la vague du temps »²³. Au début du 20^{ème} siècle, l'Antiquité helléniste à la mode fait facilement de l'ombre au Moyen Âge. Mais surtout, l'idéologie chevaleresque renvoie à une élite noble socialement marquée qui ne correspond guère à l'idéal républicain d'alors. Cela se traduit d'ailleurs en conflit sur le terrain des activités physiques. Dès 1888, le *Comité pour la propagation des exercices physiques dans l'éducation* cher au baron se découvre un groupement concurrent : la *Ligue nationale de l'éducation physique*. Animé par Paschal Grousset, ce que le baron dénonce comme « la Ligue des petits patriotes » ne souhaite pas limiter son action à « une certaine classe d'enfants, tels que ceux des lycées et des collèges »²⁴. La Ligue pose donc à Pierre de Coubertin le problème de la démocratisation du sport. Dans ce contexte, trop insister sur les champions médiévaux ramènerait à vouloir promouvoir une élite socialement prédéterminée. Cette position ne correspond pas à l'air du temps de la 3^{ème} République et reviendrait à abandonner à la Ligue de Grousset une grande partie du terrain d'application possible des sports. Le contexte politique d'émergence des jeux Olympiques n'est donc pas favorable à l'utilisation du modèle des champions médiévaux.

Mais, l'histoire ne s'arrête pas là. En effet, l'idéal chevaleresque est l'objet de nouvelles tentatives idéologiques pendant la Deuxième Guerre mondiale. Datant de 1936, la toile d'Hubert Lanzinger montrant Hitler dans son armure de chevalier teutonique, portant fièrement le drapeau de la croix de svastika, témoigne de cette appropriation de symboles par l'idéologie nazie. La propagande pétainiste de la révolution nationale use également de cette recette comme le montre l'affiche de Jean Adrien Mercier datant de 1940.

Au sortir de la guerre, l'image chevaleresque est encore un peu plus ternie, en dépit des efforts de poètes comme Louis Aragon, décidés à recourir à la littérature médiévale centrée sur les grands mythes de la chevalerie et de la courtoisie pour résister à l'appropriation des

²² Pierre de Coubertin, *Une campagne de 21 ans*, Paris, Librairie de l'éducation Physique, Paris, 1908.

²³ Jacques Le Goff, *Un autre moyen âge, temps, travail et culture en occident : 18 essais*, Paris, 1999, p. 14.

²⁴ Patrick Clastres, « Inventer une élite : Pierre de Coubertin et la chevalerie sportive », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, n°22 : *Les idées élitistes en 1900*, Paris, 2005, p. 279.

symboles chevaleresques par l'idéologie nazie et par l'idéologie pétainiste²⁵. Refusant d'abandonner le terrain du perpétuel combat des valeurs, Aragon et ses compagnons montrent que l'éthique chevaleresque n'appartient pas à un camp idéologique mais qu'elle est l'objet de lutte.

À partir des années 60, les jeux Olympiques parviennent au succès qu'on connaît. Cependant, les excès, les dérapages et les dérives du sport ternissent les valeurs qu'on associait jusqu'alors au message olympique. Dans la cacophonie des valeurs que connaît la société occidentale, le sport et les jeux Olympiques sont soumis au feu nourri de la critique dans lequel la question des valeurs s'estompe.

Un peu comme l'idéal chevaleresque en son temps, l'idéal olympique est battu en brèche sans qu'une véritable analyse ne parvienne à distinguer éthique et idéologie, causes et conséquences, valeurs et trahison de ces valeurs.

La « chevalerie sportive » de Pierre de Coubertin

Pour conclure sur cette mise en perspective des jeux Olympiques avec la chevalerie, plusieurs points sont à souligner. En premier lieu, il faut relever que les valeurs du sport – pour autant qu'on puisse les définir dans leurs incessantes fluctuations – s'inspirent du modèle des champions médiévaux. La naissance *ex nihilo* du sport en Angleterre au 18^{ème} siècle est une hypothèse aussi peu satisfaisante que celle qui repose sur le mythe de sources sportives antiques oubliées de plus de dix siècles d'avancées de civilisation. En second lieu, le modèle chevaleresque a servi l'olympisme même si pour différentes raisons, les racines médiévales des Jeux ont été occultées. Pierre de Coubertin a consciemment puisé dans les modèles de pratique et l'éthique propre à la chevalerie pour la transposer au sport à travers son projet de rénovation des jeux Olympiques. Rappelons que s'agissant du chevalier, Pierre de Coubertin écrit que « la passion sportive s'empare de lui, le soulève et, à travers lui et par lui, va se répandre sur toute l'Europe occidentale d'Allemagne, en Espagne, d'Italie en Angleterre, la France servant de carrefour central au mouvement »²⁶. Le Moyen Âge représente ainsi des « siècles de puissante activité sportive » laquelle décline à la Renaissance²⁷. Le baron est décidé à « saisir l'idée chevaleresque et l'olympisme dans sa marche aux côtés de l'oppressante question sociale »²⁸. En voulant utiliser le sport comme un moyen de faire intégrer des valeurs chevaleresques tombées en désuétude, Coubertin a l'ambition de produire de nouvelles élites, françaises comme internationales, viriles et morales, patriotiques et pacifistes, indépendantes de tout pouvoir, et socialement ouvertes à tous ceux qui adhèrent au fair-play. Coubertin qui développe certaines idées fixes « sait aussi les remodeler, les renommer, en fonction de l'air du temps intellectuel »²⁹. La chevalerie sportive qu'il préconise est un nouveau genre de catégorie sociologique qui, dit-il, « transcenderait les hiérarchies sociales propres à la société bourgeoise de l'ère industrielle »³⁰.

Face aux critiques, aux détracteurs, la question éthique des jeux Olympiques, sans cesse discutée, gagnerait à puiser dans ses multiples racines. Edgar Morin écrit qu'« il importe de

²⁵ Maryse Vasseviere, « Aragon et le chevalier vermeil, Sur une réappropriation des mythes médiévaux par la poésie de la Résistance », *Le français dans tous ses états, Revue du réseau CNDP pour les enseignants de français, n°36 : Le Moyen Âge*, Montpellier.

²⁶ Pierre de Coubertin, *Pédagogie sportive*, Paris, Librairie J. Vrin, 1972, p. 31.

²⁷ *Ibid.*, p. 36.

²⁸ Patrick Clastres, « Inventer une élite : Pierre de Coubertin et la chevalerie sportive », *op. cit.*, p. 279.

²⁹ *Ibid.*, p. 279.

³⁰ *Ibid.*, p. 292.

ressourcer l'éthique : régénérer ses sources »³¹. À travers le projet de Coubertin, en considérant les valeurs positives de l'idéal chevaleresque, certains principes des jeux Olympiques peuvent être réaffirmés. Lorsque le philosophe pense qu'« il s'agit de régénérer l'éthique non pas pour s'adapter à notre temps mais, vu la carence éthique de notre temps, pour adapter notre temps à l'éthique », le message de Pierre de Coubertin pour la promotion d'une chevalerie moderne reprend tout son sens³².

³¹ Edgar Morin, « Éthique », *La méthode*, 6, Paris, 1991.

³² *Ibid.*, p.221.